

In memoriam

Dom André Louf, ocsso
(1929-2010)

Dom André Louf est décédé le 12 juillet 2010. Deux jours plus tard, il a été enterré dans l'abbaye où il était entré à l'âge de 18 ans. Nous savions que, revenu du Sud de la France, il était depuis quelque temps dans une clinique de Bailleul, proche de l'abbaye du Mont-des-Cats. Sa fin approchait. Elle est advenue.

Un ami paternel, abbé et ermite, un écrivain créatif, un traducteur entreprenant, un accompagnateur spirituel et inspirateur de tant de personnes, un fervent œcuméniste, en dialogue principalement avec les orthodoxes, nous a quittés. Comme un diamant à plusieurs facettes, par sa personnalité riche de talents, il rayonnait bien au-delà des cercles monastiques.

Même l'Université Catholique de Louvain-la-Neuve (UCL) a reconnu son autorité, en lui décernant le titre de *Doctor honoris causa* en 1994 (cf. Coll. Cist. 59, 1994, p. 215-226).

Durant toute sa vie, il a été autant attiré sur la place publique que dans la solitude aride du désert. Il faisait des choix, et il était choisi.

Homme de goût, il ne recherchait jamais le banal, mais bien l'unique. Mais, plusieurs fois dans sa vie, le cours des événements a été autre que ce qu'il espérait. Son attrait précoce pour la vie érémitique a reçu soudain une tournure différente quand il a été élu abbé de sa communauté à l'âge de 33 ans. Après dix ans d'abbatiate, il pensait pouvoir donner sa démission, mais l'abbé général de l'Ordre pensait autrement.

Lorsqu'il présenta sa démission, après 35 ans d'abbatiate, en 1997, il espérait devenir chartreux. Mais cela ne lui fut pas accordé. Une communauté de religieuses bénédictines dans le Sud de la France l'a invité: il pouvait mener la vie érémitique en marge de la communauté. L'étable d'un âne qui était mort a été transformée pour lui en ermitage. Là, dans l'abbaye de Sainte-Lioba, à Simiane-Collongue, près de Marseille, il devint un traducteur très actif: il rendit toute l'œuvre de Ruysbroeck accessible en français, avec une sensibilité spéciale pour les particularités de la langue du mystique flamand. Puis vint le tour d'Isaac le Syrien. Il fit œuvre de pionnier, en traduisant, pour la première fois en français, des textes inédits, en collaboration avec Sabino Chialà de Bose. Il traduisit aussi du russe une étude sur Isaac écrite par son ami orthodoxe, Mgr Hilarion Alfeyev. Tout ce qu'il a traduit n'est pas encore publié. Davantage d'écrits paraîtront de façon posthume, entre autres des textes inédits d'un autre père syrien: Simon de Taibouthe (VIII^e siècle).

Il y a quelques années, Stéphane Delberghe a publié des entretiens avec Dom André (*À la grâce de Dieu*, Fidélité, 2002). Ils ont été rapidement traduits en néerlandais. Et Leo Fijen (de l'émission de TV néerlandaise *Kruispunt*) a réussi à entrer dans l'ermitage de Dom André avec son équipe de cameramen et à l'interroger. Ce sont des images très récentes de cette personne: il a tout laissé voir, très simplement. Mais ce que personne ne peut filmer est demeuré caché.

Chaque nuit il se levait, et priait, raconte-t-il, avec ou sans livre, avec ou sans paroles, durant deux ou trois heures. *Secretum meum mihi*. Mon secret est à moi...

Le chemin intérieur suivi par cette figure exceptionnelle dans le paysage spirituel de l'Occident, en tombant et en se relevant, en aimant et en souffrant, marqué par des déceptions et des combats, aussi bien de l'extérieur que de l'intérieur, demeure plus caché que public.

C'était un chercheur qui encourageait d'autres chercheurs. Dans notre génération nous nous trouvons au début du chemin. « Nous aussi, trappistes, nous ne savons plus ce qu'est la veille nocturne, nous devons le redécouvrir, avec des essais et des erreurs. » Comme chercheur, lui qui comme abbé se levait de nuit et jouait de l'orgue dans l'église abbatiale, il parvint plus d'une fois dans une impasse par sa générosité et fut alors contraint de revenir sur ses pas...

Sa première représentation de la vie trappiste était héroïque : toujours plus d'efforts, de transpiration, de larmes. Jusqu'à ce que son corps lui donne quelques signes d'épuisement total. Ce fut le début d'une interrogation profonde. La grâce recevra-t-elle une chance dans une petite vie si généreuse ? Le renversement fut une réconciliation radicale d'abord avec ce qu'il y a de plus pauvre en l'être humain. « Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs. » Cette parole de Jésus a insufflé une vie nouvelle avec grande force en Dom André plus qu'en aucune autre personne de notre génération. Ses nombreuses contributions à l'accompagnement spirituel partent toujours de cette seule notion : n'espère pas en tes efforts, mais laisse-toi aimer par l'Amour qui est premier. À partir d'une telle intuition, la porte s'est ouverte vers les Pères syriens, surtout vers Isaac le Syrien et plus tard vers Syméon de Taibouteh. Il y a deux ans, à Gand, il a parlé de Syméon, et la dernière citation qu'il

a posée comme un sceau sur l'ensemble de sa contribution concernait cette thématique qui lui est si chère :

« La prière d'un pécheur au cœur brisé et broyé, dont la conscience s'humilie quand il se souvient de ses fautes et de ses faiblesses, est meilleure que la prière d'un juste présomptueux, imbu de lui-même, orgueilleux, dont l'attitude est enflée parce qu'il s'imagine avoir atteint un degré spirituel. Quand un pécheur est conscient de ses faiblesses et commence à ressentir de la contrition, il est un juste. Mais quand un juste, dans sa conscience, est convaincu de sa justice, il est un pécheur. »

Ses nombreux talents pouvaient lui jouer des tours. Il le reconnaissait lui-même. On l'a envoyé à Rome pour y suivre des études bibliques. Il devint exégète, mais sa formation exégétique, avec sa connaissance de plusieurs langues anciennes, a fait des Écritures un livre d'études plein d'énigmes linguistiques. Il s'est « enlisé ». La vraie *lectio divina* des moines ne lui était plus possible. Il reçut alors heureusement la charge de rédacteur de la revue *Collectanea Cisterciensia*. Cela le conduisit à l'intérieur du monde de saint Bernard et de Guillaume de Saint-Thierry. Il y découvrit de nouveau cette autre approche de l'Écriture, comme révélation, comme événement. La lecture de Karl Barth (*Dogmatik I*) avait juste auparavant produit le choc : La Parole de Dieu est une brèche, un événement qui porte du fruit dans le cœur de la personne qui écoute. Beaucoup de ses méditations et contemplations sur la Parole de Dieu trouvent leur source dans la forte intuition de cette époque. Sa première publication : *Seigneur, apprends-nous à prier* (Bruxelles, 1973) traduite en plus de 10 langues, témoigne de cette découverte. Il reconnaissait lui-même que, comme abbé, il n'avait plus beaucoup le temps de lire la littérature exégétique. Chaque dimanche, il donnait l'homélie pour la communauté. C'était l'habitude au Mont-des-Cats (pas les jours de fêtes, mais les dimanches). « Cela, je le prépare très bien. Je

m'expose à la Parole et je partage à mes frères où j'en suis au point de vue spirituel.» Ceci est encore toujours pour moi une des meilleures définitions de ce que peut être une homélie. Des amis ont recueilli et publié ses homélies et elles ont aussi été traduites (entre autres en néerlandais).

Il est devenu abbé juste au milieu du concile Vatican II. L'Ordre entier et chaque abbaye ont été invités à se doter d'une liturgie nouvelle en langue vernaculaire, avec de la nouvelle musique. Il a été au milieu de ce « feu ». Il a beaucoup réfléchi à ce qu'est la liturgie et à ce qu'elle pouvait représenter dans la vie d'un moine d'aujourd'hui. Il a beaucoup écrit sur ce sujet. Ici aussi des textes syriaques l'ont inspiré, lorsqu'ils parlent du temple du cœur.

Sa pensée tournait autour de l'intériorité, de l'inhabitation de l'Esprit et de ses inspirations, de la célébration dans un esprit apaisé jusqu'à ce que la prière s'unifie à la respiration et murmure constamment dans un cœur pauvre et brisé. Il connaissait l'hésychasme de l'Orient mais avait aussi retrouvé d'anciens textes de l'Occident qui placent la demeure de Dieu dans le cœur sans pensées ou soucis de l'extérieur. Dans sa présentation la plus synthétique de la vie monastique, *La voie cistercienne. À l'école de l'amour* (DDB, 1980), il développe ces thèmes et cite tout un dialogue, anonyme, du XII^e siècle sur la « demeure intérieure » (de *domo interiori seu conscientia*, p. 108-117). Sa dernière conférence publique à Gand (juin 2008) abordait ce grand thème : la liturgie du cœur, l'homme intérieur. Il l'a présentée ce soir-là avec une force particulière, comme s'il s'agissait de son testament ou de son discours d'adieu (voir *Heiliging* 2008, p. 80-96).

Il a aussi vécu l'œcuménisme de l'intérieur, au niveau du cœur. Il avait la profonde conviction que la rencontre avec l'orthodoxie, lorsque nous nous situons au niveau du cœur brisé, pouvait re-

donner vie à l'Église une, indivise (cf. Olivier Clément), dans l'attente de pouvoir partager aussi ensemble le pain et le vin dans la vie sacramentelle. Son pèlerinage au Mont-Athos et en Roumanie en 1969 lui avait donné cette expérience de façon excellente.

Malgré la séparation au niveau ecclésial et dogmatique, il est apparu qu'une expérience spirituelle et réciproque était possible, spécialement au moment où Dom André a demandé à un père de le guider spirituellement. Après une hésitation, celui-ci s'est abandonné à ce moment de grâce et le moine occidental a reçu de son père oriental une parole de lumière, qui l'a accompagnée durant toute sa vie, comme il l'a reconnu plus tard.

Pauvreté, humilité, cœur brisé, contrition : c'est dans cette direction que se concentrait toujours plus son attention. Pour un temps, il a été une personne d'autorité très bien informée au niveau de la politique ecclésiale dans l'Ordre et même en dehors, mais avec le temps, cet intérêt a perdu de son importance. Le centre de gravité s'est déplacé, comme on pouvait le voir sur les images de l'émission *Kruispunt* avec Leo Fijen. Ceux qui ont pu l'approcher les dernières années ont pu se rendre compte qu'il était parfois « un peu perdu », mais sans perdre son sourire. La grandeur de sa vie en son ensemble est que, de façon voulue ou non, son chemin l'a conduit à cette paix du cœur et à cette pauvreté d'esprit qu'il avait annoncées durant plus de quarante ans dans ses écrits. Il est mort comme un pauvre, un « pauvre fou », comme Guido Gezelle le disait de lui-même, mais profondément réconcilié avec ce qu'il y avait de plus misérable dans son humanité.

Un grand maître, une lumière pour d'innombrables personnes, a échangé sa cellule et son ermitage pour la communauté céleste des pauvres, des saints. Ce qu'il recherchait à nouveau chaque nuit comme abîme lumineux de Miséricorde, il peut désormais le

contempler face à face. Et nous croyons que, comme auparavant, encore maintenant et même de façon plus libre que jamais, il intercédéra pour nous, pauvre pour les pauvres. ■

Frère Benoît STANDAERT, osb

Photo Dom André Louf : Elle vous sera donnée par
M. Fyot.

Merci !